

De travers. Tout ce qu'il a fait. Juste au nom de ses rêves, peut-être aussi de son amour. Il ne se pardonnera rien, jamais ! Mais Pépé, lui, est-ce qu'il n'aurait pas pardonné ?

Pépé, il l'aime. Il aime son odeur de vieux, la laine, le lait des vaches et le tabac froid. Il aime ses grosses mains cabossées qui savent tout faire et ses jambes arquées qui ont l'air d'enserrer le corps d'un cheval invisible. Surtout, il aime ses histoires à dormir debout qu'il leur raconte le soir, quand il fait tout noir et que le courant ne veut pas revenir. Finalement, les coupures d'électricité ne les gênent jamais : bien au contraire. Pépé s'assoit lourdement alors qu'il est si fin ; il replie ses longues jambes de centaure sous le banc. Quand il s'est râclé deux ou trois fois la gorge, qu'il a pris le temps d'allumer une cigarette, qu'on voit finalement le petit point rouge incandescent s'installer au coin de sa bouche, on sait que ça va commencer. On n'aperçoit presque plus rien dehors, que les ombres des murs qui les encerclent et le point rouge et luisant dans l'obscurité. C'est l'ancre qui les ramènera au réel quand leur imagination s'emballera tout à l'heure et bondira par-dessus les ruines et les tours de pierre du hameau, comme la traînée lumineuse d'une comète. Leurs têtes de mômes, portées par la voix du vieux, s'en iront galoper au-delà du village. Chaque soir, cette voix douce glisse sur le dos paresseux des vaches qui rentrent indolentes vers les étables, sur les poils soyeux des cochons qui fouillent les rues sombres, se mêle aux grondements du torrent, aux murmures des ruisseaux, au souffle du vent. Pépé parle. Il s'arrête. Il chuchote, il gronde. Quand on l'écoute, on rêve.

Quand il a fini de raconter, l'électricité revient, on dirait que la centrale se cale sur sa voix. Alors les fenêtres s'illuminent, on regagne la maison lentement, en trainant un peu les pieds, en évitant au mieux les bouses et le lisier frais. On n'entend rien, juste le meuglement des dernières bêtes et le grondement du torrent. Et pendant la traite, on a encore un petit peu de temps pour se taire et garder l'histoire en soi, comme un bienfait. Le lait gicle dans les seaux, les mufles chauds bavent et l'air lourd sent l'odeur des vaches et la paille. L'histoire tourbillonne encore un moment dans cette demi torpeur, elle flotte lentement au-dessus des râteliers puis finit par glisser dehors par la porte entrouverte : c'est fini. Soupe, pain au fromage, l'assiette de haricots rouges, puis le lit. Tout est noir, absolument. On plonge dans le sommeil.

Pépé n'a qu'un seul défaut, c'est qu'il n'aime pas les Russes. Toujours, il en dit du mal, il les maudit, grommelle dans ses trois poils de barbe puis crache. Il les hait. Il dit : « La haine, c'est une lame. Qu'un Russe se présente et je le transperce d'un seul regard ! » Mais on sait qu'il ment parce que les Russes viennent quand même ici. Lui, il ne comprend pas bien les colères de Pépé, ni ses mots durs. A vrai dire, il ne l'aime plus trop quand il est comme ça. Mais il pense que ce n'est pas grave, c'est un mal à subir comme la mauvaise haleine de papa, la voix

aigre de grand-mère ou la mauvaise humeur de maman. Tous les adultes ont leurs défauts, ce qui permet de les aimer et de les détester tout à la fois, selon ce qu'ils veulent bien vous donner : joie ou peine, c'est selon. Pépé, c'est comme les autres. Un bon et un mauvais côté. A prendre ou à laisser.

Un soir, Pépé n'est pas là. Le banc reste vide. Où est-il, le Pépé ? Les gosses traînent vaguement autour de la maison, ils reviennent passée la traite, scrutant les parages. Mais non, il n'y a rien, personne. Juste sa place déserte dans le noir. Un trou dans le néant. On revient bien sûr le lendemain, histoire de voir : mince ! il n'est toujours pas là ! Et ça dure comme ça tout un temps. Chaque jour qui passe souligne cette absence, ce vide. Pépé ne revient pas. Les gosses désœuvrés, attendent désormais impatiemment le retour du courant. Il n'y a rien à faire dans le noir maintenant que le vieux n'est plus là. Ils s'ennuient.

Lui aussi maintenant s'ennuie. Dans le calme de l'étable, il sent comme un vide. Il a beau enserrer le cou de la vache pour respirer son odeur de paille et de lait, offrir ses paumes ouvertes au mufler chaud, rien n'y fait. Il pense à Pépé qui lui manque et il a du chagrin. C'est maintenant qu'il se souvient de tous les détails : sa démarche un peu claudicante, le rond de sa calvitie une fois la casquette ôtée, les marques jaunes de sueur sur le col de sa chemise. Et surtout, sa voix. Qu'est-ce qu'il ne donnerait pas pour l'entendre encore ! Quand il pense à tout ça, c'est comme s'il était un peu malade.

Alors des fois, il s'assoit sur le banc de Pépé, exactement à sa place. Il caresse un peu la planche toute tiède sous ses fesses. Les pierres du mur lui rentrent dans les omoplates, mais ce n'est pas grave. Il regarde le village comme l'aurait regardé pépé de cette place si chère : des murs en ruine, des tours de pierre, des bêtes. Et par-delà, la chaîne du Caucase, comme une muraille blanche glacée. Si d'aventures il regarde par terre, les petits bouts de mégots de pépé surgissant d'entre les cailloux lui sautent au visage. Il a envie de pleurer. C'est bête d'aimer ce vieil homme ! Surtout, ça le fatigue car maintenant il ne peut s'empêcher de penser à la guerre : non plus comme à ce jeu si exaltant où Giorgi et Alia le poursuivent en haletant jusqu'en haut des tours, où l'on se cache en tirant des cailloux derrière les ruines des murs, où les prisonniers finissent dans la geôle Russe qui est la soue de la truie du père de Giorgi. Celle-ci observe les condamnés de ses petits yeux de myope en soufflant de temps en temps sur le sol sale. Dans leur jeu, la guerre se finit toujours bien, chacun rentre chez soi satisfait en se promettant de continuer le lendemain. Mais en vrai ?

Du banc de Pépé, il ne voit plus le village du même œil. C'est vrai que la moitié des maisons qui longent la piste sont vides, désertées par leurs habitants. Les murs de pierre s'écroulent un peu partout, plus rien ne tient : c'est comme après un bombardement. Et puis les gens ont l'air triste et préoccupé, ce qui explique sans doute les récriminations de maman et la figure de grand-mère : ils sont plein de gros soucis, il le comprend maintenant.

Tout cela à cause des Russes, qui vont, qui viennent, comme s'ils étaient déjà chez eux. Est-ce que la frontière sert vraiment à quelque chose, dans ce cas ? Et Pépé dans toute cette histoire ? Qu'est ce qu'il en disait, déjà ?

Il disait qu'il était chez lui, qu'il allait où bon lui semblait, tout comme ses trois vaches qui étaient citoyennes Géorgiennes au même titre que lui. Il disait qu'autrefois les maisons étaient plus belles, la vallée prospère, que les gens y étaient heureux. Il disait : « Les Russes ! » Et il soupirait.

Maintenant qu'il a peur pour pépé, il comprend beaucoup de choses : les barrières sur les chemins à éviter, les histoires de fusils cachés dans les planchers, le visage dur de grand-mère quand elle regarde les montagnes, comme si elle les détestait. Ce qu'elle déteste, ce sont les Russes qui s'y sont installés et qui font que tout ici, est divisé : ces villages où on ne peut plus aller, ces gens qu'on croise dont il faut se méfier et toutes ces forêts vides où désormais plus personne n'ose s'aventurer. Peut-être que c'est par là que pépé s'en est allé. Peut-être que les vaches n'ont pas compris tout ce qu'il vient seulement d'envisager : le danger. Elles ont dû insouciantes s'en aller brouter, un brin par ci, une tige par là. Et que je me rapproche des chemins barrés, des fourrés sombres. Il les imagine qui partent toutes les trois comme des folles, caracolant vers les terres interdites d'Ossétie. Le pépé qui arrive trop tard sur ses vieilles jambes arquées, qui les voit filer et qui suit. « Oh ! La Dalia, La Tayoun, La Gigi ! Oh Pas par là ! » Trop tard. Elles sont de l'autre côté. Et le voilà qui les suit. Si on ne le voit pas, tant mieux. S'il est pris : tant pis. Qu'est-ce qu'ils feraient d'un vieux qui rattrape ses vaches ? Ils le laisseront partir, peut-être avec un coup de pied dans le derrière, oui mais, partir.

Ou pas.

Alors c'est le poste et l'interrogatoire. C'est la geôle Russe où le gardien ne ressemble plus du tout à la truie. Et pépé là-bas, tout seul, tout vieux, à qui on a peut-être même pris le paquet de cigarettes. Et en plus qui s'inquiète pour ses trois vaches, qu'il entend meugler parce qu'elles ont mal aux pis. Pépé ! il faut bien pourtant que quelqu'un s'en aille le sauver ? Mais qui ?

Qui ? Giorgi et Alia doivent aider aux foins, mais lui ? Non. Papa ne veut pas. Il est vrai qu'il joue plutôt qu'il ne travaille quand il y va. Allons, il faut qu'il y aille, il ira le chercher. Demain.

Il suffit des parents occupés, d'un cheval noir qu'on a l'habitude de monter, d'une connaissance des chemins, des passages, des gués. Il suffit de savoir où est le poste frontière, juste avant le glacier. D'avoir l'habitude de jouer à se cacher, se faufiler, s'immiscer et tout à coup, on arrive sur le bon sentier. Juste derrière, le torrent est là qui gronde furieusement à sa sortie des glaces. Le poste est caché sous les sapins dans une petite clairière. Un baraquement de bois, une fontaine aménagée en détournant l'eau de son lit, une table de bois. Deux chevaux qui ne bronchent pas attachés à une vieille corde. Deux hommes. Deux soldats.

Il leur trouve l'air féroce et forcément méchant. Les vaches de Pépé ne sont pas là, mais peut-être qu'ils les ont laissées partir, qu'ils les ont vendues, si ça se trouve. Il est possible que Pépé soit dans la toute petite cabane accolée à la pente, en train de tordre sa casquette avec une sombre ardeur, pensant à ses vaches, à ses soirées gâchées, à sa maison vide où les voisins ont dû venir se servir sans vergogne en noix et en fruits. La grande cabane, non ; la porte est ouverte et on voit un lit. C'est chez eux pour la nuit, pour l'hiver au pied des glaces. Ils doivent geler ici et c'est bien fait pour eux ! Surtout, quel ennui ! Des sapins, des sapins, le glacier et de l'eau. Le vacarme du torrent qui charrie des blocs. Tout ça qui se cogne et qui éclate à tout bout de champ : Ils doivent être coriaces pour supporter de vivre ici.

Il n'a aucune idée de ce qu'il va faire, juste l'envie de jeter un coup d'oeil dans le cabanon qui l'attire comme un aimant. Et voilà qui lui va bien, les deux hommes jouent aux cartes sur la table. Alors, il se faufile. Et entre les planches disjointes, il ne voit rien, si ce n'est la fosse d'aisance dont l'odeur aurait dû l'alerter. Oui mais : il y a quelque chose malgré tout. Une vieille casquette pendue à un clou.

Est-ce qu'on met une casquette pour aller aux cabinets ? Certainement pas, ça se saurait. Alors c'est peut-être que c'est celle de Pépé. Il a eu mal au ventre parce qu'il avait peur, il a demandé à se déplacer et une fois là, il a ôté sa casquette par respect pour lui-même. Et une fois soulagé, il se peut qu'il l'ait oubliée, tellement il était chamboulé. Voilà. C'est possible. C'est donc peut-être bien la sienne après tout ? Et eux, les Russes, qu'est-ce qu'ils font maintenant ? Ils fument ! Peut-être que c'est aussi les cigarettes de Pépé qu'ils lui auront confisquées, vas t'en savoir ?

Et la rage le prend d'imaginer le vieux détroussé de ses biens, tremblant de crainte et de colère sur ses jambes faibles dans le grondement furieux de l'eau ; les autres qui le regarde en riant en fumant ses propres cigarettes. Pauvre Pépé ! Il imagine les vieux cheveux blancs tremblotants

Becho

au vent glacé du torrent, sans la vieille casquette, les grosses mains impuissantes pendant comme deux poids morts tandis qu'on se moque de lui, de sa faiblesse, de sa maigreur. Rire de cet homme qui sait prodiguer des rêves et que justement, lui, il aime. Son pépé.

Il est furieux, plein de révolte et de chagrin. C'est à cet instant que l'un des Russes se lève ; l'autre s'allonge sur le banc au soleil. Il se lève et descend vers le torrent, nonchalamment, le fusil au dos. Comment voir que derrière lui dans les fougères hautes, se cache un enfant ? Mais l'enfant, lui, voit bien sa haine dressée devant lui. Et tandis que le soldat pisse tranquillement, il le pousse brutalement aux reins, de toutes ses forces, vers l'eau écumante. L'homme tombe et disparaît immédiatement, happé par la force monstrueuse du courant. A-t-il seulement crié ? Peut-être. Mais la voix du torrent est plus forte que tout.

Et lui se retrouve là, stupide, devant la place vide, au milieu du grondement.

Il n'y a plus rien devant lui. Rien.

Quand il rentre au village, il est épuisé. Il sait que ce qu'il a fait, il doit le taire. Il n'ose même pas passer devant la maison du pope tant il se sent mal. Il l'a fait. Il l'a poussé. Pousser ce n'est rien, mais dans l'eau, c'est beaucoup. C'est terrible et c'est trop. Personne ne peut s'en sortir, l'eau est toujours la plus forte. Donc, il doit être mort quelque part dans la flotte, à cause d'une vieille casquette et d'un paquet de cigarettes. A cause de sa colère, de son dépit, de son amour. Il l'a poussé pour que quelqu'un paie ses soirées vides, son cœur lourd, ce banc muet et l'impossibilité de rêver. Certains tuent pour beaucoup moins que ça, il n'y a qu'à voir les Russes. Mais quand même. C'est peu. Est-ce que pépé va revenir au moins ? Peut-être même pas ! Peut-être jamais !

Les jours passent. Becho est toujours Becho, avec ses défilés lents de vaches indolentes, ses allées et venues dans les ruelles boueuses, ses gosses qui traînent, ses maisons en ruines et par-dessus tout, le bruit de l'eau. Simplement, Giorgi et Alia n'ont plus de compagnon de jeu. Leur copain aide désormais son père aux champs et contre toute attente, il s'y tient et travaille dur. Il ne veut plus jouer à la guerre. Il sait désormais qu'elle est là, au milieu d'eux, chaque jour, à chaque instant. D'où les maisons désertées, les places vides, les murs détruits, les chemins barrés. Elle est sur les fronts soucieux des hommes et des femmes, sur les noms tus des disparus. Sur un banc vide. Son banc.

« Harumy, mon petit ! A quoi tu rêves ? » dit maman quand il regarde les montagnes blanches. A rien maman. A une prison de glace, à un vieil homme perdu et au torrent furieux. Quand il

sera grand il pourra quitter cet endroit désert où la vie est si dure, si terne, si moche et surtout, si triste. Où il ira, il y aura de belles maisons, des grosses voitures, le courant à toute heure du jour, des touristes, des filles. Il oubliera ce trou minable où on s'ennuie si fort. Il oubliera Pépé, le torrent qui gronde et cette journée particulière qu'il voudrait tant effacer.

« Harumy, dit un jour papa en lui cassant des noix, tu sais ton vieux... Je ne voulais pas t'en parler, mais maintenant c'est loin. Je sais que tu l'aimais bien. He bien ! Il était très malade, il est parti pour finir sa vie chez sa sœur. On n'en parlait pas, pour ne pas faire de peine. Je voulais te le dire, tu es grand maintenant. Voilà. C'est fait. Mange tes noix, tout est pour toi. »

Et tandis que Papa lui tend gentiment une noix parfaitement épluchée en lui souriant tendrement, il laisse deux grosses larmes couler sur ses joues. Il sent dans sa poitrine son cœur éclater en morceaux, avec le même bruit la même fureur exactement, que le bruit de tonnerre du torrent.